

« Mère, tu souffriras et tu erreras » :
La souffrance et l'errance
de la mère dans
La Belle Hélène de Constantinople
et dans *Florent et Octavien*

Si la femme a très tôt commencé à jouer un rôle important dans la littérature médiévale, la mère n'apparaît dans l'épopée que dans les textes tardifs du XIV^e siècle – des chansons de geste romanesques qui, sommes-nous tenté de dire, relèvent du roman familial – tels que *La Belle Hélène de Constantinople*¹ (BHC), *Florent et Octavien*² (FO) pour ne citer que les deux textes sur lesquels va porter notre étude³. Elle y illustre une double malédiction ; la première est « tu enfanteras dans la douleur », une douleur qui peut tout de même la mener jusqu'à la mort juste après la naissance de son enfant⁴ ; quant à la seconde, elle pourrait

1 — *La Belle Hélène de Constantinople, chanson de geste du XIV^e siècle*, édition critique par Claude Roussel, Paris, Droz, 1995.

2 — Noëlle Laborderie, *Florent et Octavien, chanson de geste du XIV^e siècle*, Honoré Champion, Paris, 1991.

3 — On pourrait citer d'autres textes de la même époque et qui traitent la même thématique, notamment *Parise la Duchesse et Lion de Bourges*. Dans le premier cas, Parise perd l'enfant dont elle vient d'accoucher et qui est enlevé par trois brigands ; dans le second texte, Alis, exilée avec son mari Herpin, est elle-même enlevée par trois brigands alors que son fils, dont elle vient d'accoucher, est emporté par une lionne.

Par ailleurs notre étude portera seulement sur les héroïnes et non sur les autres personnages mères tels Plaisance et son fils dans *La belle Hélène de Constantinople*, ou bien encore, dans *Florent et Octavien*, Marsebille, la femme de Florent qui est séparée de son fils Othon juste après sa naissance et pour seize ans.

4 — C'est le cas de la mère d'Hélène dans *La Belle Hélène de Constantinople*, cf. v. 95.

être : « tu erreras et tu souffriras » à cause justement de l'enfantement. Toutefois c'est grâce à cela qu'elle obtiendra sa rédemption comme le dit Saint Paul : « Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère, si elle persévère avec modestie dans la foi, dans la charité et dans la sainteté »⁵. Mais avant d'atteindre ce degré, qui est au fond l'idéal marial, la mère devra errer et souffrir.

* *
*

A l'origine de cette errance et de cette souffrance, c'est bien entendu Fortune qui veut infliger à la mère « maint encombrier » (FO. 83), mais on trouve souvent une femme, plus exactement une belle-mère qui ne supporte pas l'existence d'une autre mère et qui fera tout pour s'en débarrasser et la condamner si possible à la mort⁶. La machination ourdie par Marguerite, la belle-mère d'Hélène, « une malle vieille » (BHC. 12) conduit celle-ci à l'exil. Dans ce cas, la belle-mère arrive à convaincre le comte de Clochestre, chargé de gouverner l'Angleterre durant l'absence du roi, de tuer la reine grâce à de fausses lettres de son mari qui demande de la brûler avec les prétendus monstres dont elle vient d'accoucher. Dans le cas de Florent et Octavien, Florimonde est accusée par sa belle-mère d'avoir eu commerce avec un valet, et face à l'incrédulité du roi, elle crée une situation d'adultère de toutes pièces, ce qui incite le mari à exiler sa femme.

Cette machination coïncide avec la maternité, comme s'il s'agissait de supprimer tout héritier. Que ce soit Hélène ou Florimonde, chacune met au monde deux garçons ; la première donne naissance à Saint Martin et Brice avant son exil, la seconde accouchera de *Florent et Octavien* très peu de temps après son exil. Or ces naissances ou leur annonce ne réjouissent guère la belle-mère qui va faire l'impossible pour se débarrasser de la nouvelle mère et de sa progéniture, et qui arrive à les faire condamner au bûcher. Mais Florimonde est graciée par le conseil grâce à l'intercession du prince de Milan, et Hélène grâce à l'intervention secrète du comte de Clochestre et au sacrifice de sa nièce, Marie. Elles ont pu éviter le pire, mais leur peine est commuée en bannissement. La mère est condamnée à l'exil, ainsi sa vie devient une véritable errance.

5 — Paul, I, Thimothee 2 : 15 ; cf. aussi *id.*, 13-14, 15 de même que *Psaume* LI.

6 — Il peut s'agir du clan des traîtres comme dans *Parise la duchesse*.

Dès l'incipit, le jongleur annonce qu'Hélène est victime d'une trahison et qu'elle sera amenée à quitter la cour pour errer et souffrir :

Onques mais dame n'ot tant de destruisiön,
D'anoy ne de grevanche, de tribulation.
Comme ot celle roïne (BHC. 9-11).

Or nous avons pris l'habitude jusqu'à de voir dans les romans médiévaux des « chevaliers errants » et très peu de « femmes errantes ». Le parallélisme est séduisant et mérite qu'on s'y attarde un peu, mais il ne signifie aucunement similitude. Si chez les premiers, l'errance est volontaire, chez les secondes, elle est imposée par l'exil. Cette errance implique un cheminement, et le récit une progression dans l'espace. Mais cette dernière reste ouverte, même si l'itinéraire est par nature énigmatique. L'espace que la mère parcourt est hétérogène, formé d'univers contradictoires. Elle doit d'abord quitter l'ici pour l'ailleurs, le dedans pour le dehors. La limite entre les deux c'est la forêt ou la mer. L'élément liquide est imprévisible et mouvant⁷, et pour Jean Delumeau, la mer est par excellence « le lieu de la peur »⁸. Pourtant Hélène :

[...] en un batel s'en va, en le mer, a dormon.
D'encoste ly estoient sy petit enfanchon
(BHC. 3503-3504).

La barque s'éloigne rapidement du rivage de l'Angleterre, et la peur est vaincue par la prière, car la reine a une entière confiance « o voloir Jhesucrist qui sen corps conduisoit » (BHC. 3525) et elle parvient à une île apparemment déserte :

Or sus le haulte roche c'on apelle Constanche,
Qui ore a non Escoche, le terre d'onnouranche,
Et n'avoit onques la eü gens de creanche
(BHC. 3605-3607)⁹.

Hélène débarque en un « non-lieu », dans cette île déserte de Constance, et se réfugie sur un sommet rocheux où seul un ermite peut vivre, mais elle n'a pas encore atteint ce degré de sainteté pour s'y installer. Alors qu'Hélène est exilée par voie maritime, Florimonde l'est par voie terrestre, puisque la dame et ses enfants sont confiés à deux écuyers :

7 — Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, Seuil, 1993, p. 59.

8 — Jean Delumeau, *La Peur en Occident*, Fayard, 1978, p. 49.

9 — Voir aussi 3532-3538.

De Rome vont partir et prindrent a esrer [...]
 Vers la cité de Naples vont leur chemin tourner ;
 En une grant forest alla la dame entrer
 (FO. 667/679-680).

Or la forêt est « la forme par excellence du désert, où culminent les valeurs symboliques attachées à cette irréductible vacuité »¹⁰. La forêt apparaît comme un *no man's land*, un espace non domestiqué, un non lieu livré aux bêtes féroces, lieu mythique, puisqu'il rappelle l'histoire de Rémus et Romulus. C'est là que les jumeaux de la mère sont ravis l'un par un singe, l'autre par un lion, tout comme ceux d'Hélène sur l'île de Constance où Martin est enlevé par un lion, et Brice par un loup. Mais la forêt, c'est aussi le domaine des bandits. C'est là que Florimonde est attaquée par des « larrons » auxquels elle échappera de justesse. Mais ce passage dans la forêt ne dure que le temps de l'épreuve de la disparition des enfants, et les mères se retrouvent toutes deux sur la mer. Hélène est embarquée par un navire sarrasin :

Parmy le mer s'en va le roïne avenans.
 Or nous dist ly histoire que elle fu arivans
 Ou pais de Bretagne, et tant fu cheminans
 Qu'a Nantes fu le dame, sy demora lonc tamps
 (BHC. 3689-3693).

Et Florimonde, après avoir retrouvé l'enfant ravi par le lion, rejoint la rive :

Pour entrer en la nef sailly [...]
 Le mestre desancra, si lieve sa baniere (FO. 1068-1070).

La nef va mener Florimonde jusqu'à Jérusalem, car elle désirait tant être là où « Dieu ot grant souffrance » (FO. 1143).

Ainsi cette errance pourrait s'apparenter à un pèlerinage, en tout cas l'intention en est claire chez Florimonde et son parcours est une véritable errance ascétique dont l'ultime étape est l'accession à la Cité providentielle. Florimonde « fut en Jherusalem molt long temps demorans » (FO. 6200) et ses pérégrinations s'arrêtent pratiquement à cet endroit, car c'est beaucoup plus tard qu'elle suivra son fils en Syrie puis à Babylone avant de retourner à Rome. La mère errante se meut dans un temps flou, même si le jongleur donne parfois quelques indications temporelles comme pour l'errance d'Hélène qui durera 34 ans¹¹.

10 — Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 64.

Hélène ne va pas aussi loin que Florimonde, car son ultime étape c'est Rome. D'abord elle se rend dans la ville de Nantes qui était encore une cité païenne à cette époque. Son chemin de croix se poursuit, puisqu'après y avoir passé 17 ans, elle décide de se rendre en terre chrétienne : en effet elle est menacée d'être brûlée, puisqu'elle a avoué sa foi à son hôtesse. Ce n'est plus une question de vie ou de mort mais de foi face au paganisme. Pour se sauver et sauver sa propre foi, Hélène est à nouveau en train d'errer, cette fois non sur mer mais sur terre. Alors elle :

Issy de le maison et a tant demandé
C'on ly dist ou on a Jhesucrist aouré
Et qu'a Tours en Touraine sont cretien a plenté
(BHC. 6531-6533).

Or, bien qu'elle soit sur une terre chrétienne, elle ne connaîtra que de rares moments de répit ; lorsqu'elle apprend la mort de son mari, elle décide de se rendre à Rome :

Se mist en sen chemin, s'a se voie acueillie ;
Vers Romme s'en ala, celle chité jolie (BHC. 10280-10281).

En route, épuisée, malade, elle est obligée de s'arrêter dans la ville de Castres. Mais à peine rétablie, elle devra s'échapper et fuir à nouveau afin de sauver cette fois sa vertu¹², puisque le roi Hurtaut s'éprend d'elle et la tient enfermée dans une chambre. A Rome, à peine installée, elle devra « guerpir », en apprenant une arrivée qui devrait la réjouir, celle de son père et son mari ; mais persuadée qu'elle sera mise à mort si on la retrouve, elle décide cette fois, tel saint Alexis de laisser une lettre dans laquelle elle dévoile son identité et annonce : « Je m'en fuiray de vous, ne me trouverés ja » (BHC. 11784). Elle retourne à Castres pour très peu de temps puisqu'elle apprend l'arrivée des chrétiens ; elle devra aller de l'avant et la voilà à nouveau sur les chemins :

11. — Mais Hélène a déjà erré dans le passé, avant d'être mère, puisqu'elle a fui à l'âge de 14 ans son père Antoine qui voulait faire d'elle son épouse (cf. v. 786). Elle fuit Constantinople : « Or s'en va le royne parmy le mer selee » (BHC. 730). Et comme le dira le pape plus tard : Elle guerpy la terre, son corps s'en fu fuïs (BHC. 2254).

12 — Comme elle l'avait fait alors qu'elle était encore jeune fille face au roi du pays païen appelé Vautembron (ancien nom de la Flandre), elle devra à nouveau fuir le roi de ce pays : « Or s'en va le royne parmy le mer a nage » (BHC. 946). Après une violente tempête, elle entre dans l'estuaire de la Tyne et parvient à Newcastle, où elle rencontre le jeune roi d'Angleterre.

Florimonde est aussi attaquée par un marin qui voulait abuser d'elle, mais qui est tué par le lion.

Tout parmy Lonbardie commencha a errer [...]
 Tant ala le roïne [...]
 Qu'a Tours droit a Touraine se revint osteler
 (BHC. 12000-12003).

Ainsi l'espace sillonné par la mère errante s'apparente à celui des pèlerins qui « mènent leur quête du miracle »¹³. Rome et la Terre sainte constituent deux des trois axes qui orientent, depuis des siècles, le vaste espace pèlerin de la chrétienté occidentale. Cette errance est souvent sur le point de prendre fin, puisqu'Hélène rencontre ses enfants à plusieurs reprises mais ne les reconnaît pas¹⁴. Mais à Tours après le retour du roi, elle décide de se cacher de peur d'être exécutée (BHC. 14861-64). Très vite, elle se sent traquée, elle est recherchée et comme dans les westerns modernes une récompense est offerte à toute personne susceptible de donner des renseignements sur une femme manchote. Elle livre alors son secret à son hôtesse de Tours¹⁵ afin de mieux se cacher. Mais un serviteur du roi la voit alors qu'elle puise de l'eau. Nouvelle annonce interdisant à qui que ce soit de quitter la ville et menace de mort contre toute personne qui aidera Hélène à se cacher : « on avoit fait le banc sy tres crueusement » (BHC. 15158). Cette fois, elle est condamnée à ne plus errer et finit par retrouver ses enfants et son mari.

Durant cette errance, la mère rempt tous les liens avec son origine et n'a plus aucun contact avec son passé, si ce n'est par sa mémoire. Elle est profondément solitaire, d'autant qu'elle cache son identité, car la révéler constitue un danger. Cependant, ce que Paul Zumthor dit à propos du chevalier errant pourrait aisément s'appliquer à la mère errante : « en se livrant à l'étendue incertaine de la vaste terre, le chevalier se dépossède de soi. Longue ou brève, son errance est un temps où il n'a pas de lieu. Il ne lui reste que l'espace, où il va »¹⁶.

* *
 *

Mais cet espace que parcourt le chevalier errant est jalonné de combats, alors que pour la mère le combat est tout intérieur, c'est sa souffrance. Souffrance de l'exil, de la séparation et de la

13 — Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 202.

14 — Cf. BHC, laisses CLXXIX-CLXXXIII.

15 — Cf. laisse CCCLXXXIX

16 — Paul Zumthor, *ibid.*, p. 203.

déchéance sociale. Cette souffrance est constamment rappelée par le poète, qui l'annonce dès l'incipit : « belle Elaine, que de maulx souffry tant » (BHC. 67) et plus tard dans son récit, il rappelle :

Elaine le roïne tel paine en endura
C'onques mais gentieux fame ou siecle ne renna
Qui tant eüst de paine que le dame en porta
(BHC. 1714-1717)¹⁷.

De même pour Florimonde ; suite à la naissance des deux garçons portant la croix royale vermeille sur l'épaule droite, preuve qui innocente la reine des fausses accusations de sa belle-mère, celle-ci :

Jure Dame Dieu et monseigneur saint Pere,
Que souffrir luy fera, s'elle peut, mort amere.
Elas ! elle dit vray, la male mort l'aterre !
Car puis fist a la dame souffrir tant de misere,
Ainsi con vous orrés en la noble matiere (FO. 353-357).

Cette souffrance se manifeste à différentes occasions, et notamment à travers le sentiment maternel. Même si pour la plupart des historiens¹⁸, le Moyen Age n'a pas une conscience aiguë de ce sentiment, il est évident que par instinct la mère le possède. Pour Jacques Le Goff « ce Moyen Age utilitaire, qui n'a pas le temps de s'apitoyer ou de s'émerveiller devant l'enfant, le voit à peine »¹⁹. Pourtant nos textes sont loin de confirmer cette idée. La mère s'émerveille devant son enfant, et souffre profondément pour lui et à cause de lui. La première souffrance est naturelle, c'est l'accouchement que nous ne faisons que mentionner, par exemple lorsqu'Hélène « délivra de deux fieux a paine et a tourment » (BHC. 2528). Les autres souffrances sont beaucoup moins naturelles et révèlent une profonde affection pour l'enfant. Ainsi quand Hélène voit ses enfants pleurer : « En avoit grant pitié qu'il fu tel pleurison » (BHC. 3506) et son seul réconfort, c'est de les embrasser. Mais Florimonde qui priait le Christ de la faire arriver à bon port afin qu'elle puisse ses « enfans norrir et allover » (FO. 675) n'a pas pu résister à la fatigue, et à son réveil, pour comble de malheur, ses enfants ont disparu, tout comme pour Hélène qui :

17 — Et au moment du départ par un batel, le jongleur annonce :

Car ains qu'elle revienigne ou pais par decha
Souffera moult de paines et grant mal endura
Ensy qu'en le canchon on vous recordera (BHC. 3442-44).

18 — Philippe Ariès, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie.

19 — Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964.

Sy dolante devint quē elle s'escria
 Et dist : « Sainte Marie, roïne, qu'esche cha ?
 Ou sont my doï enfant ou tant de biauté a ? »
 Onques mais nulle dame tel doleur ne mena
 Comme fist le roïne, ses doel renouvela.
 Moult fu ly corps Elaine courechiés et dolans
 (BHC. 3653-58).

Et sa « doel » s'exprime à travers sa lamentation :

Toute jour a plouré et dist : « Laisse : Meschans !
 Et ou porai ge aler ? Pour quoy sui ge vivans
 Quant mes fieux ay pardus ? Mal fu chis des...
 A mal port m'arivay, bien m'en sui perchevans.
 Aï ! Terre ! Cor oeuvre ! Soies moy engloutans !
 Cherte, che poise moy que je suis tant vivans »
 (BHC. 3660-3665).

La vie n'a plus aucun sens après la disparition des enfants. Tout comme pour Florimonde « Haï vray Dieu de gloire, que ma vie m'enuye ! » (FO. 824). En effet, nous avons vu que le premier enfant de cette dernière est emporté par un singe, le second par un lion. Mais Florimonde ne se rend compte que de l'enlèvement du second, et dans ce cas, il « ne fu pas merveille si le sanc luy fremy » (FO. 798) et « pour ses enfans demaine ung deul molt angoisseux » (FO. 835). Elle poursuit alors courageusement le lion et ne cesse de se lamenter :

Mort, pour Quoy es oyseuse ?
 Que ne prens ceste lasse qui tant est doulereusel
 Et tant a de meschiet et de paine crüeuse (FO. 865-867).

Puisqu'elle souhaite la mort, il n'est pas surprenant qu'elle risque sa vie et n'hésite pas à se rapprocher de la tanière pour chercher son fils car, dit-elle :

[...] ce seroit grant oultraige
 Se je lessoye perdre le gracieux ymage
 Que portay en mon cueur a grant paine et a raige.
 Certes, oster l'Yray a la beste sauvaige,
 Se devoie mour a douleur et a raige (FO. 992-996).

Se produit alors un miracle puisque le lion vient à elle et ne les quitte plus, elle et son enfant. Dans ce cas, il n'est pas étonnant que la mère ne veuille plus se séparer de son enfant. Ainsi lorsque Othevien a été fait chevalier par le roi Amauri, la mère craint pour elle et pour son fils :

Beau filz, j'ay a grant hayre vostre corps norri tant,
Se vous allés combatre et je vous voiz perdant,
Je demeur(e) ray ici bien povre et mendiant
(FO. 6692-6694).

Après la séparation, la souffrance de la mère est accrue par le regret du passé, le souvenir des enfants qui la hante, ainsi Hélène :

En mainte povreté et nuit et jour vivans
Moult souvent regretoit ses petis enfans
(BHC. 3693-3695)²⁰.

Mais cette souffrance morale peut être aussi physique, et la marquer dans sa propre chair. Ainsi lorsque le roi surprend dans le lit de sa femme le valet, que la belle-mère avait payé, il jette la reine en prison en attendant de la faire brûler. Alors la dame fut « en grant contrition et de cuer esperdue » (FO. 585). Le comte de Clochestre, ne voulant pas exécuter l'ordre du roi, coupe un bras d'Hélène dans le but déclaré de montrer par la suite au roi qu'il a fidèlement exécuté ses ordres. Cette mutilation provoque une telle souffrance chez la reine qu'elle se met « si hideusement escrier et noisier » (BHC. 3317)²¹.

Cependant, cette souffrance n'est pas seulement physique ou morale, elle est aussi matérielle et liée à la déchéance sociale. Hélène vit dans la misère, durant 17 ans. Ainsi à Nantes :

Elaine se louga, [...]
Aveuques une fame que le corps ot molé,
Quë ot de trandise vescu tout son aé
Et de buer les dras de le bonns chité.
Elaine, a une main, a souvent respaumé
Les dras a la rivièrre ; moult ot de povreté
(BHC. 6497-6502).

Et à Tours, elle continue à vivre comme à Nantes. Après avoir été reine, elle est lavandière et vit en compagnie de coquins et de mendiants. Ainsi, elle est sollicitée à plusieurs reprises par des gens de basse classe tel un boiteux²². Tout comme Florimonde qu'un marin prend pour une mendicante : il veut abuser d'elle, mais le lion le tue. Face à de telles aventures, la mère ne peut que regretter son passé. Ainsi Hélène est consciente de sa misère et ne cesse de se la rappeler chaque fois qu'elle fait une prière :

20 — Cf. BHC. 6563.

21 — Cf. « Hé ! Dieux : Que le roïne a haultement crié ! » (BHC. 3309).

22 — Cf. BHC. 6616, et 7468.

Sire Dieux, que sui je devenue ?
 Car je soloie avoir mainte robe tissue,
 Couronne de fin or et pliche a or vestue.
 Or suy par grant mescanche tellement esqueüe
 Que truande et mescans suy ou monde venue
 (BHC. v. 6655-6559).

Après avoir vécu dans le confort, maintenant, elle dort sur de la paille²³. Même à Rome, chez le pape, Hélène se contente des restes de la cour et loge sous l'escalier du palais pontifical, tout comme saint Alexis. A Tours, il lui arrive de n'avoir rien à manger, et voyant son fils Martin qu'elle ne reconnaît pas, elle le supplie de lui accorder l'aumône :

Povre affolee suy. Se pitié ne vous prent
 De moy a ceste fois morte suy vraiment.
 Je vous jure sur Dieu je n'ay pain ne argent
 Ne le puis gaaignier, ne le sçay nulement,
 Car je n'ay c'une main, chest che que me deffent
 (BHC. 6790-6794).

Et il lui offre ce que le cuisinier destinait aux invités, puisqu'il n'y avait plus rien. Face à la générosité de Martin, l'hôtesse d'Hélène exploite celle-ci de façon éhontée²⁴, d'autant qu'elle soupçonne son bannissement²⁵.

Mais contrairement au chevalier, la mère ne cherche ni reconnaissance, ni gloire, ni exploit. Certes, cette errance invite l'héroïne à un incessant dépassement, et la mère devient, tout comme le chevalier, une figure idéale qui a pour but l'édification de la classe noble. Sa souffrance est sanctifiée. La mère errante est d'une sainteté liée directement à la religion, alors que le chevalier errant est d'une sainteté « dont les critères n'ont pas de référence religieuse directe : elle est la rectitude propre à celui qui va, et se sait aller seul »²⁶. En effet, à quelques vers de l'« anoy » et la « gravanche » d'Hélène, le poète sollicite de nouveau l'attention de son public en rappelant que « Jhesus ot souffert passion » (18), comme si cette souffrance christique se rapprochait de celle d'Hélène. Tout l'incipit baigne dans la sainteté, puisqu'il y est fait mention à plusieurs reprises de saints et de saintes, de Dieu et de paradis. D'ailleurs la reine est appelée Hélène en l'honneur de Sainte Hélène, mère de Constantin

23 — Cf. BHC. 6588.

24 — Cf. BHC. 7532 et 7884.

25 — Cf. BHC. 7608.

26 — Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, p. 204.

[...] Qui, par nuit, en dormant,
Songa le vraie crois o poere roy amant (BHC. 80-81).

Elle-même donnera naissance à Saint Martin et à Brice qui sera le père d'un autre saint du même nom. Cette sainteté se révèle par les qualités d'humilité et de pauvreté que les ordres mendiants répandaient et que vit pleinement une mère comme Hélène. Les miracles aussi en sont la preuve. Ainsi, après sa fuite, Hélène arrive dans le pays païen Vautembron où les cloches du couvent se mettent spontanément à sonner²⁷. Elle fait une prière sur le navire lorsque le païen, chef des pirates, veut abuser d'elle : Dieu déclenche une effroyable tempête qui fracasse le navire²⁸. Par ailleurs, alors que la reine mère Marguerite volait le sceau royal pour en faire une copie, Hélène faisait un songe²⁹. Or le rêve prémonitoire est généralement le privilège des hommes, celui des saints et des figures héroïques tels Charlemagne, Ami et Amile. Elle en est effrayée ; mais c'est l'histoire de sa vie qu'elle vient de voir défiler sous ses yeux. Ce songe va effectivement se vérifier comme elle s'en rendra compte plus tard par elle-même :

Le songe que songay en le bove fondue
M'est moult bien averés, bien en voy le tenue
(BHC. 3594-3595).

D'autres miracles se produisent ; ainsi lorsque Florimonde annonce à son mari retrouvé que Florent est son fils, et que l'empereur est incrédule, vient une voix du ciel pour confirmer :

Empereur, de par Dieu, or m'entent !
Le dansel est ton filz c'om appelle Florent
Et frer Othovien sans nul argüement,
Quar tu les engendras, et le croy fermement
Quar de par Jhesu Crist t'en faiz announcement
(FO. 11786-11789)³⁰.

Au moment de la reconnaissance générale et au milieu de l'allégresse, une voix se fait entendre, enjoignant à Martin de remettre à sa place le bras coupé d'Hélène, lequel se ressoudera aussitôt au moignon.

Ainsi, après cette souffrance, c'est dans l'allégresse que se terminent nos chansons de geste par la reconnaissance des enfants

27 — BHC. 919.

28 — BHC. 1010 et 1097.

29 — BHC. 2083-2099.

30 — Une voix avait annoncé à Henry qu'il trouverait sa femme à Tours.

et du mari³¹. Certes la mère a souffert, mais sa souffrance a été réparée puisque d'une part Dieu a remédié à la mutilation et que les hommes ont remédié à l'injustice. Marguerite a été maudite par son propre fils³², et après l'avoir menacée au début du texte³³ de la brûler si elle continue à dire du mal d'Hélène, Henry la « fait ardoir dedens un feu bruïant » (BHC. 15371) pour tout le mal qu'elle a causé à sa femme. Octavien condamne sa mère à « être amurée par dedens une tour » (FO. 11892) jusqu'à la fin de ses jours. Mais surtout grâce à cette souffrance, la mère a reçu la plus grandes des récompenses, puisqu'elle a été sanctifiée.

* *
*

Avec cette problématique de la mère et cette fin heureuse, nos textes annoncent bel et bien le roman familial. Par ailleurs, ils semblent nous donner une autre image de la mère, centre de la cellule familiale. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la mère par son errance tente de sauvegarder la cellule familiale, qui est en train de se construire. Mais dans cette cellule familiale les relations sont encore complexes, et l'errance de la mère ne constitue qu'un des aspects. En effet ne pourrait-on pas aborder nos textes selon le point de vue de la rivalité entre la méchante belle-mère et sa bru, entre une mère vieille et une mère jeune ou encore selon celui des enfants, et dans ce cas, n'aurions-nous pas affaire à une véritable quête œdipienne ?

Hatem AKKARI,
Université de Sfax

31 — Cf. laisse CCCXCV

32 — BHC. 7762.

33 — Cf. 1313.